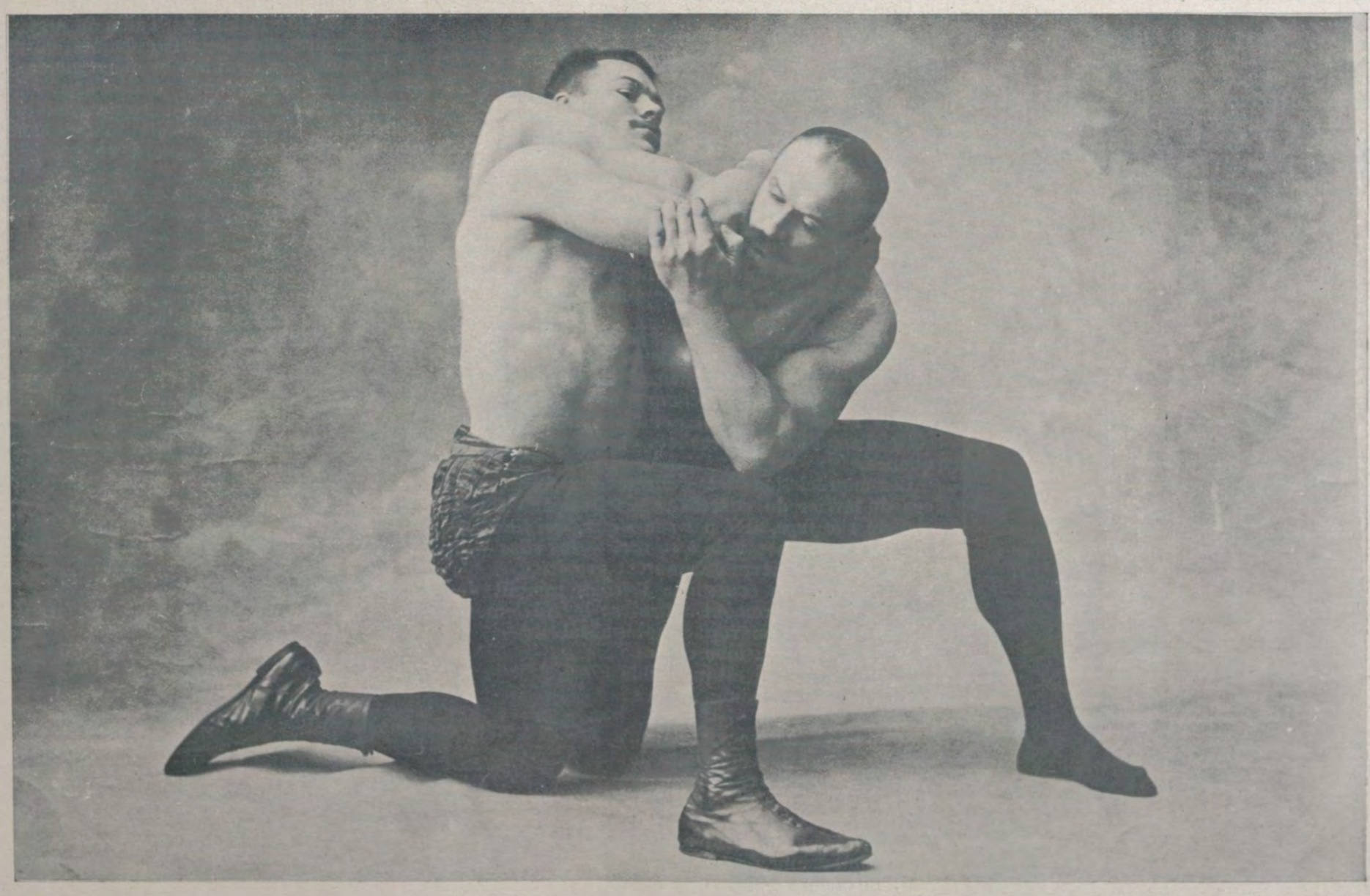
LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :

PARIS.... Un an. 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE. — 15 fr. — 8 fr. »
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr. »

PARAISSANT LE SAMEDI
Rédaction et Administration, 14, rue Hautefeuille, PARIS

4 Mars 1899 — N° 25



(Clichés Waléry.)

LE GRAND PRIX DE LUTTE DE LA VILLE DE PARIS

PYTLASINSKI ET CONSTANT LE BOUCHER LUTTANT DANS LA FINALE.
1. Prise de ceinture à rebours étant à terre. — 2. Tour de tête à terre.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

LA WATERLOO CUP

Trois *events* importants divisent l'année sportive anglaise : le *Derby d'Epsom* pour les chevaux; le *Derby nautique*, la course à l'aviron courue sur la Tamise entre les équipiers des Universités d'Oxford et de Cambridge; enfin le *Derby des lévriers*, qui a lieu dans les plaines du domaine de Sefton, sur les côtes de la mer d'Irlande, au nord de Liverpool.

Ce *Derby des lévriers* vient d'être couru : on l'appelle *Coupe de Waterloo*, du nom d'une localité située au commencement des vastes paturages où séjournent les lièvres destinés au *coursing*.

Le coursing est en faveur en Angleterre depuis des siècles, dans toutes les classes de la société.

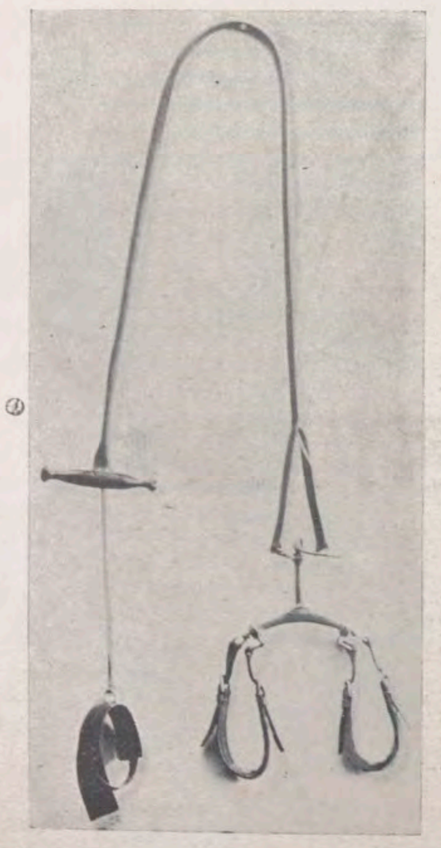
On a fait courir des lévriers bien longtemps avant qu'on songeât à faire courir des chevaux.

Le coursing est donc, avec la chasse dont il dérive, le sport le plus ancien des Anglais qui élèvent une race spéciale de lévriers, les *greyhounds*, dont la *Vie au Grand Air* donne quelques portraits faits d'après nature.

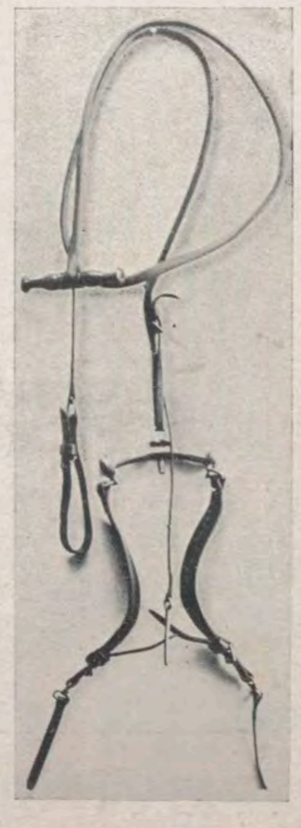
Ce sport, qui est un des plus passionnants qui existent, était en pleine vogue déjà aux temps reculés du roi Alfred et d'Edouard Le Confesseur, qui coursaient le lièvre au moyen de *gray-hounds* — le greyhound moderne — dans les plaines du Berkshire. La reine Ethelgiva, la belle maîtresse de Child-Harold, possédait des lévriers de courses dont la valeur était proverbiale. En descendant le courant des siècles, nous trouvons le coursing en pleine faveur à la cour de la reine Elisabeth, qui raffolait de ce genre de sport. Un des favoris de la grande reine, lord Wilmore, rédigea un code de lois et de règlements qui, aujourd'hui encore, à peu de changements près, régissent les clubs anglais de coursing.

L'immortel Shakespeare, le barde d'Avon, fut un grand amateur de courses de lévriers. Il en parle souvent dans ses œuvres et notamment dans sa tragédie de *Henry V*. Le duc de Gloucester dit aux deux soldats qui guettent l'arrivée du roi de France Charles VI, pour l'assassiner :

I tee you sland like greyhounds in the slips
Straining upon the start!
(Je vous vois là comme des lévriers dans l'accouple
Qui tirent pour s'élancer !)



SLIPS AVANT LE LANCER.



SLIPS APRÈS LE LANCER.

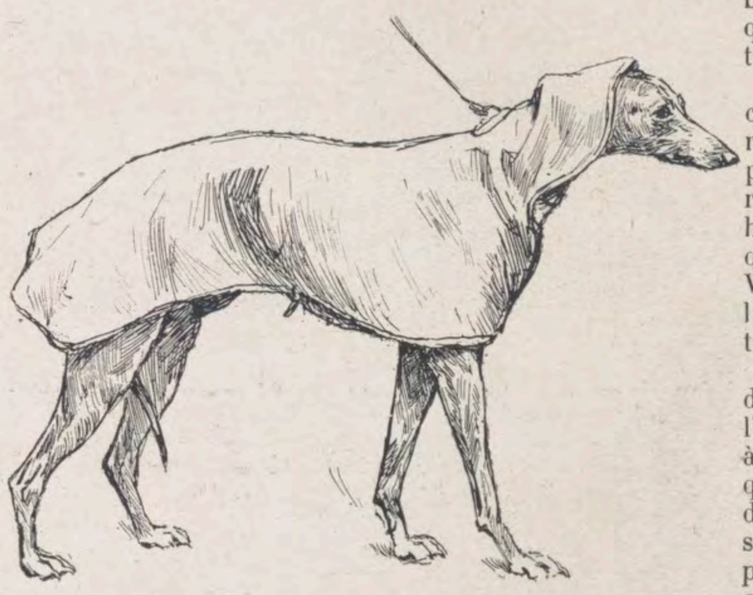
Le principe sur lequel se base le jugement des courses de lévriers est celui-ci :

La course doit appartenir à celui des deux greyhounds qui a le plus contribué à la prise du lièvre.

D'après ce principe, le *coursing* ou course du greyhound est divisé en plusieurs performances du lévrier, évaluées par des points ; celui des deux adversaires qui a marqué le plus de points est le vainqueur de la course.

Si, en terme de chasse à courre, le lièvre se forlonge, gagne de vitesse sur les chiens, le juge arrête la course — c'est-à-dire qu'il s'arrête de compter les points — et donne la victoire à l'adversaire qui avait le plus grand nombre de points au moment où le lièvre a disparu. La mort du lièvre n'est donc pas une des nécessités du *coursing*, comme se l'imaginent beaucoup de sportsmen; c'est un des incidents de la course seulement.

Ainsi, un, deux ou trois points de *vitesse* sont comptés au greyhound qui, après le lancer, arrive premier sur le lièvre et l'oblige à changer de direction, à marquer un *angle* ou un *crochet* ; chaque angle, chaque crochet du gibier qui fuit vaut un demi-point ou un point pour le lévrier qui oblige le lièvre à cette manœuvre de fuite. Quand, dans la poursuite, un des deux poursuivants dépasse son adversaire par un élan de vitesse, un *rush*, et arrive premier sur le gibier, ce rush appelé *retour* est compté trois points au greyhound qui l'accomplit. Il arrive aussi que, dans la vitesse de fuite et de poursuite, le lévrier ne parvient pas à saisir de ses puissantes mâchoires, le lièvre qui fuit; alors il lui donne un coup de nez dans l'arrière-train, le



(Dessin d'Arsénius.)

EN CHABRAQUE. — APRÈS LA COURSE LE CHIEN EST REVÊTU DE SA COUVERTURE.

lance en l'air à quinze ou vingt pas, et le gibier retombant sur ses jambes reprend la fuite de plus belle.

Cette performance du greyhound s'appelle le *trébuchet* et vaut deux points au coureur qui l'exécute. *La mort*, si elle a lieu, ainsi que je le faisais remarquer plus haut, compte pour un ou deux points selon qu'elle est donnée à la suite d'une série d'angles et de crochets et en est la conséquence.

Ces appréciations très délicates des performances du lévrier de courses sont faites par un spécialiste : *le juge*, aidé par son *sliper*, qui tient les lévriers par un accouple à ressort — les *slips* — et les lâche sur le lièvre au moment propice.

Le juge d'une course de lévriers remplit des fonctions excessivement delicates; les règlements lui confèrent les pouvoirs les plus absolus.

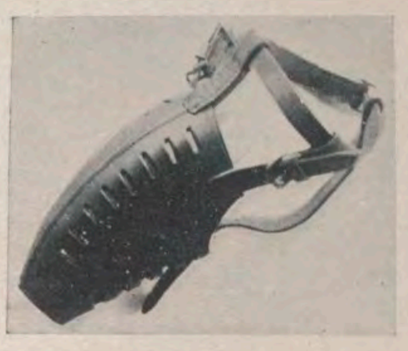
En effet, les décisions du juge sont sans appel; il est infaillible et il lui est même interdit de se dédire.

Les juges du coursing sont choisis parmi les amateurs les plus expérimentés et les plus fervents de l'antique sport. Ils ont été de grands propriétaires de greyhounds, et ils sont tous de fins connaisseurs de ce bel animal. Beaucoup d'entre eux — je dirai même la presque totalité — sont gentilshommes campagnards (*gentlemen farmers*) : ils sont propriétaires d'*Inns* ou hôtellerie de la campagne anglaise, lieux de rendez-vous sportifs où l'on est certain de toujours trouver une tranche de roastbeef savoureux arrosée d'une pinte d'ale fraîche et écumante.

LE MASQUE D'ATTENTE POUR EMPÊCHER LE GREYHOUND DE S'ÉNERVER PENDANT LES COURSES DES CONCURRENTS.

Quelques-uns, comme J. Coke, à Southport, près de Liverpool, ou Moore, à Wolverhampton, ont joint à leur hôtellerie un chenil d'entraînement.

L'entraîneur de Southport est l'un des plus renommés d'Angleterre, et son chenil contient toujours un minimum de soixante-dix à quatre-vingts chiens à l'entraînement; c'est de chez J. Coke que sont sortis en plus grand nombre les vainqueurs de la Waterloo Cup.



MUSELIÈRE A GREYHOUND.

M. Robert Brice, qui vint souvent juger, à Paris, pour les réunions du Coursing-Club de France, est le propriétaire d'une hôtellerie très renommée dans la région, le *White Hart hotel*, et il a adjoint un haras de chevaux de pur sang à sa maison, depuis que, juge du coursing et de la fameuse Coupe de Waterloo, les convenances plus que les règlements lui interdisent d'élever des lévriers de courses, ou tout au moins d'en faire courir.

Le commissaire aux fanions, dont je parlais au début de mon article, est l'aide du juge. Il déploie l'un des drapeaux dont il est muni, correspondant à la couleur du collier du chien gagnant, couleur que lui crie le juge au terminé d'une course. Si ce dernier est trop éloigné de son porte-fanion, il tire, selon les circonstances, le foulard blanc de sa poche droite, ou le foulard rouge de sa poche gauche.

Passons aux fonctions du sliper ; c'est lui qui a charge des deux lévriers qui vont courre le lièvre en vue.

Un bon sliper est aussi nécessaire qu'un bon juge, pour réussir une course de lévriers. Les chiens sont retenus bien de niveau par des colliers attachés à un accouple et munis d'une longue laisse ; le tout s'appelle des *slips* (voir nos dessins). Les colliers se détachent au moyen de ressorts ingénieusement combinés.

On comprendra facilement que le sliper peut, par des paroles adressées aux chiens, influencer le départ de l'un d'eux; il peut aussi s'arranger de

(Dessin d'Arsénius.)

LE LANCER. — HORS DES SLIPS. — LE CHIEN BRINGÉ PREND LA VITESSE

façon que l'un des colliers ne se détache pas tout de suite. Alors, l'un des chiens retenu quelque peu en arrière perd la chance de gagner ses points de vitesse.

En effet, le lévrier à la poursuite du gibier fait de 18 à 20 mètres à la seconde, soit 70 kilomètres 12 mètres à l'heure. Les chevaux de courses font 14 mètres à la seconde, soit 50 kilomètres à l'heure; le pigeon fait 28 mètres à la seconde, soit 100 kil. à l'heure.

Dans ces conditions de vitesse du lévrier, la moindre hésitation de la part du coureur lui devient préjudiciable.

Toutes ces qualités chez l'un et l'autre des fonctionnaires du coursin étant données, juge et sliper sont choisis avec soin et doivent être reconnus d'une impartialité et d'une intégrité parfaites.

Dans la plupart des meetings, celui de Waterloo en reste autres, les fonctions du sliper sont très étendues; c'est lui-même qui décide du départ de ses chiens. Le juge, placé en avant comme je l'ai dit plus haut, attend que le sliper ait lâché les coureurs pour commencer le marquage des points.

En effet, mieux placé que le juge, le sliper apprécie aussitôt la vitesse et la vigueur du lièvre lancé ou débuché, comparativement à la valeur des deux greyhounds qu'il détient dans ses slips; il sait aussi distinguer si le gibier prend une bonne direction qui permettra aux adversaires de lutter de vitesse et d'adresse pendant un temps suffisant pour que le juge puisse apprécier.

Souvent un bon sliper laisse maints lièvres passer à la portée de ses greyhounds, sans lâcher ceux-ci; c'est que, impartial et ayant conscience des devoirs qu'il a à remplir devant le public et les propriétaires, il ne veut lancer les coureurs que lorsqu'il croira qu'ils peuvent lutter avec des chances égales. Un très bon sliper est rare; en Angleterre même, une douzaine à peine ont une réputation méritée et du savoir-faire.

Disons un mot maintenant du greyhound.

C'est le seul de la race des lévriers qui soit propre au *coursing*.

On a essayé contre lui le galgo d'Espagne, le slonghi d'Algérie, le charnaigre du midi de la France; tous ont succombé — et de beaucoup — devant la vitesse, l'endurance et l'adresse du lévrier de pur sang anglais, le greyhound.

Ce chien, du reste, est un produit, une conséquence de l'élevage, tout comme le cheval de courses; c'est une création obtenue au moyen de sélection pour la reproduction.

En Angleterre, cette reproduction des lévriers est aussi soignée que celle des chevaux.

L'élevage et l'entraînement à la course du greyhound est une science sportive dans laquelle nos voisins les Anglais excellent. La loi du 4 mai 1844 a interdit en France la chasse aux lévriers, sinon en propriété close. Ça été une conséquence du morcellement continu du sol et de la vulgarisation de la propriété foncière dans notre pays.

APRÈS UN ESSAI. — LE PROPRIÉTAIRE, L'ENTRAINEUR ET LE RAMASSEUR DE GIBIER.

Les vastes propriétés domaniales ont disparu ou à peu près, et personne n'est clos, en France, sur une assez grande étendue de terrain pour que les lévriers y puissent courre un lièvre.

(Dessins d'Arsénius.)

LE PREMIER CROCHET. — LE CHIEN BRINGÉ FAIT LE CROCHET. — LE CHIEN NOIR ET BLANC COMMENCE A MARQUER.

Mais revenons à la Coupe de Waterloo, courue l'autre jour, et par conséquent aux courses de lévriers.

Les coureurs engagés dans une poule sont tirés au sort, divisés en couples, et courent ainsi deux par deux; chaque course simple ou match donne un vainqueur; les vainqueurs sont recouplés à nouveau et s'éliminent entre eux, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un dernier couple qui fournit le vainqueur final et le second, qui est appelé *runner-up*.

Le Derby des lévriers, la Waterloo-Cup, qui vient de se courir, est une poule de soixante-quatre chiens, représentants de soixante-quatre propriétaires de chenils de courses. Tout membre de la *Waterloo-Cup* n'a droit qu'à la nomination d'un seul chien.

Le programme comprend donc : la première épreuve, composée de trente-deux couples donnant trente-deux matchs; la deuxième épreuve, composée de seize couples, formés par les vainqueurs dans l'épreuve précédente; puis la troisième épreuve, composée de huit couples; la quatrième épreuve, de quatre couples; la cinquième épreuve, de deux couples, et enfin l'épreuve finale, la sixième, qui donne le vainqueur et son *runner-up*, son second.

Une foule immense, formée en demi-cercle, borde l'horizon de la plaine; des policemen, porteurs d'écriteaux sur lesquels on lit : *Stop-here*, contiennent cette foule de sportsmen, peu bruyante du reste. Il ne faut pas effrayer le gibier.

Le juge monte à cheval; il a la tenue de la chasse à courre : habit rouge, culotte de velours blanc à grosses côtes, bottes à revers jaunes, cape de velours noir. Il s'assure que ses foulards indicateurs, rouge dans sa poche gauche, blanc dans sa poche droite, sont bien à leur place, puis il prend le galop vers le centre de la plaine.

Le *sliper*, en charge des deux chiens qui vont courir d'abord, — les nos 1 et 2, — se dirige vers un endroit du *field* où un abri, formé de deux claies en paravent, lui a été ménagé. Les rabatteurs resserrent leur cercle, les lièvres sillonnent la plaine. Tout à coup, l'un des fuyards passe à proximité du refuge où se trouve le *sliper* et ses deux coureurs; il fuit avec une rapidité de flèche dans une bonne direction. Le sliper s'élance, précédé des deux greyhounds qui tirent sur l'accouple... Il court pendant une vingtaine de mètres; le lièvre a de l'avance, cent mètres peut-être. Alors le sliper lâche l'accouple; les colliers s'ouvrent et les coureurs se précipitent. La *Waterloo-Cup* est commencée. Cependant, dix couples de lévriers ont été « slipés » dans ce champ, les lièvres effrayés ont abandonné la place, glissant entre les amateurs. Juge, sliper, commissaires, porte-fanions changent de place et s'en vont dans un endroit où le lièvre s'est amassé et que quelque rabatteur est venu indiquer aux commissaires. Et avec eux les vingt-cinq mille spectateurs changent de place!

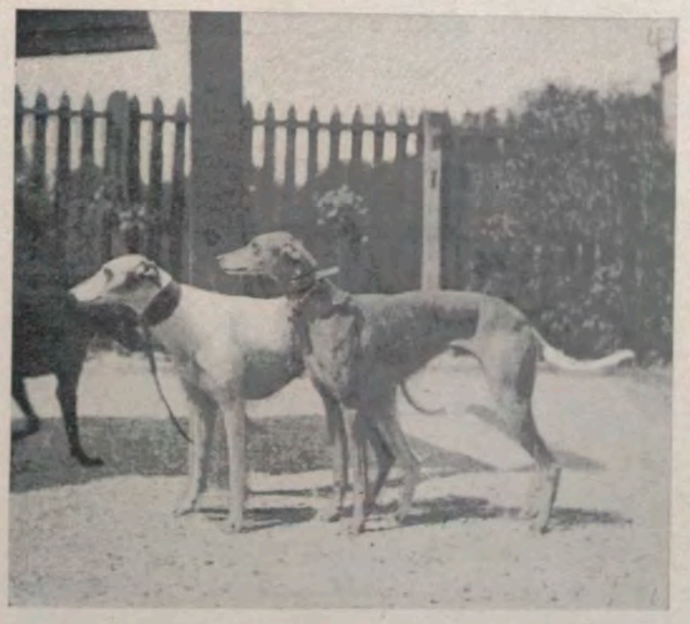
C'est maintenant que le spectacle devient amusant!... Qu'on se figure cette immense foule se précipitant pêle-mêle. Chacun veut attraper ou rattraper une bonne place, bien en avant. On court, on glisse, on trébuche sur les mottes du turf humide et gluant. Les vigoureux franchissent les haies et les brooks pleins d'eau. Quelques-uns, trop confiants en leur science gymnastique, arrivent court de l'autre côté et s'étalent dans l'eau boueuse, où ils risquent de s'enfoncer jusqu'aux épaules!

Cependant, les rabatteurs ont resserré une fois encore leur cordon de battue : l'endroit est propice et les courses recommencent. Le programme est repris à l'endroit où il a été abandonné deux ou trois milles en arrière...

Je puis assurer qu'on dort bien le soir d'une bonne journée de *coursing* dans les plaines d'Altcar.

BLAIR ATHOL.

JEUNE GREYHOUND.



DANS LE CHENIL.

(Cliché V. G. A.) L'ENTRÉE DU LAW-TENNIS-CLUB DE NICE.

Le Lawn-Tennis sur le Littoral

La Côte d'Azur est l'idéal décor de la vie au grand air dont ce journal s'attache si heureusement à noter les manifestations au hasard de l'actualité. Les sports y sont en très grand honneur. L'automobilisme, ce dernier venu au soleil de nos bienheureuses rives, se trouve ici en bonne compagnie et fraternise aimablement avec le yachting, le tennis et le golf. La vélocipédie s'offre encore comme un agréable complément sportif.

Comme tous les jeux de plein air, le lawn-tennis nous vient d'Angleterre. Ce n'est pas pourtant dans ce pays que le jeu a été inventé. Le lawn-tennis est en effet un jeu moderne, il remonte à 1875. C'est cette année-là qu'un officier anglais en résidence aux Indes avec son régiment, fervent sportsmen comme le sont tous ses compatriotes, frappé de l'inconvénient et aussi de l'impossibilité qu'il y avait de jouer au football ou au cricket sous les rayons ardents du soleil, eut l'idée d'un jeu plus calme pouvant se jouer à l'ombre, sur une pelouse. Il avait pratiqué la courtepaume — le tennis des anglais, qu'on confond souvent avec le lawn-tennis — il fit subir quelques modifications aux règles de ce jeu, dont la principale fut l'adjonction du filet.

De retour en Angleterre, quelques officiers importèrent le nouveau jeu, qui reçut alors son nom de lawn-tennis. Introduit immédiatement sur les terrains du All England-Croquet-Club, le nouveau sport devint si fort à la mode que cette association sportive fut bientôt amenée à le pratiquer uniquement et à changer son nom en All England-Lawn-Tennis-Club.

En France, le premier club de tennis date de 1885. C'est à cette époque que trois délégués sportsmen, MM. de Janzé, Kelle et La Montage, se réunirent pour fonder à Paris la Société de Sport de l'île de Puteaux, qui est le plus important de tous les clubs de tennis français.

La S. S. I. P. possède dans l'île Rothschild, dans un cadre merveilleux de verdure et de fleurs, dix courts de lawn-tennis. Le doyen des clubs athlétiques français, le Racing-Club de France, dès qu'il eut obtenu du Conseil municipal de Paris la concession de la pelouse de la Croix-Catelan au bois de Boulogne, constitua une section de lawn-tennis et possède maintenant huits courts excellents.

La vogue du lawn-tennis dans les départements n'est non moins grande qu'à Paris. Dans toutes les stations balnéaires et hivernales des clubs furent organisés. Il n'est pas de château, de propriété de plaisance qui ne possède maintenant son court. Les sportsmen ne se déplacent plus maintenant sans emporter leurs raquettes et leur costume de tennis. Hommes du monde, jeunes femmes et jeunes filles jouent au tennis. C'est le sport à la mode qui n'est pas prêt d'être détroné, encore que le golf cherche à lui faire concurrence.

(Cliché V. G. A.)
UN TROPHÉE DU LAWN-TENNIS DE NICE.

Le tennis s'est rapidement implanté sur le littoral. Nos hôtes anglais et américains, qui le pratiquent avec une ardeur sans égale, multiplient journellement les *courts*, où durant les claires journées ensoleillées de la période hivernale ils prodiguent leur adresse et exercent leur agilité. Les gracieuses misses au teint de rose professent le même enthousiasme pour ce sport dont les secrets, pour être pénétrés, exigent beaucoup de patience et de pratique. C'est en quelque sorte un peu de sa vie que le joueur communique à cette balle qui s'en va d'un camp à l'autre, absorbant toute sa pensée. Le spectacle qu'offrent les courts avec leur animation de jeunes athlètes aux attitudes si diverses, le vol aérien des balles, les groupements qui se forment au gré des sympathies, autour des jeux, n'est pas non plus sans intérêt. Nos hôtes l'affectionnent. Tous trouvent là un élément nouveau de distraction qui leur fait aimer davantage leur villégiature.

Nice est le centre du tennis sur la côte d'azur. C'est sous l'adminis-

(Cliché V. G. A.) AU LAWN-TENNIS DE NICE. — UNE PARTIE DOUBLE.

(Cliché V. G. A.) LA COUPE DU CHAMPIONNAT DU SUD.

(Cliché V. G. A.) ROULEAU POUR L'ENTRETIEN DU TERRAIN.

tration du comte de Malausséna, en 1891, que le Dr Ashmore Noakes émit l'idée de la création à Nice d'un Club de Lawn-Tennis. Le projet sourit à tous les fervents du jeu et fut, en outre, très sympathiquement accueilli par l'administration municipale, qui mit la place Mozart à la disposition du nouveau club.

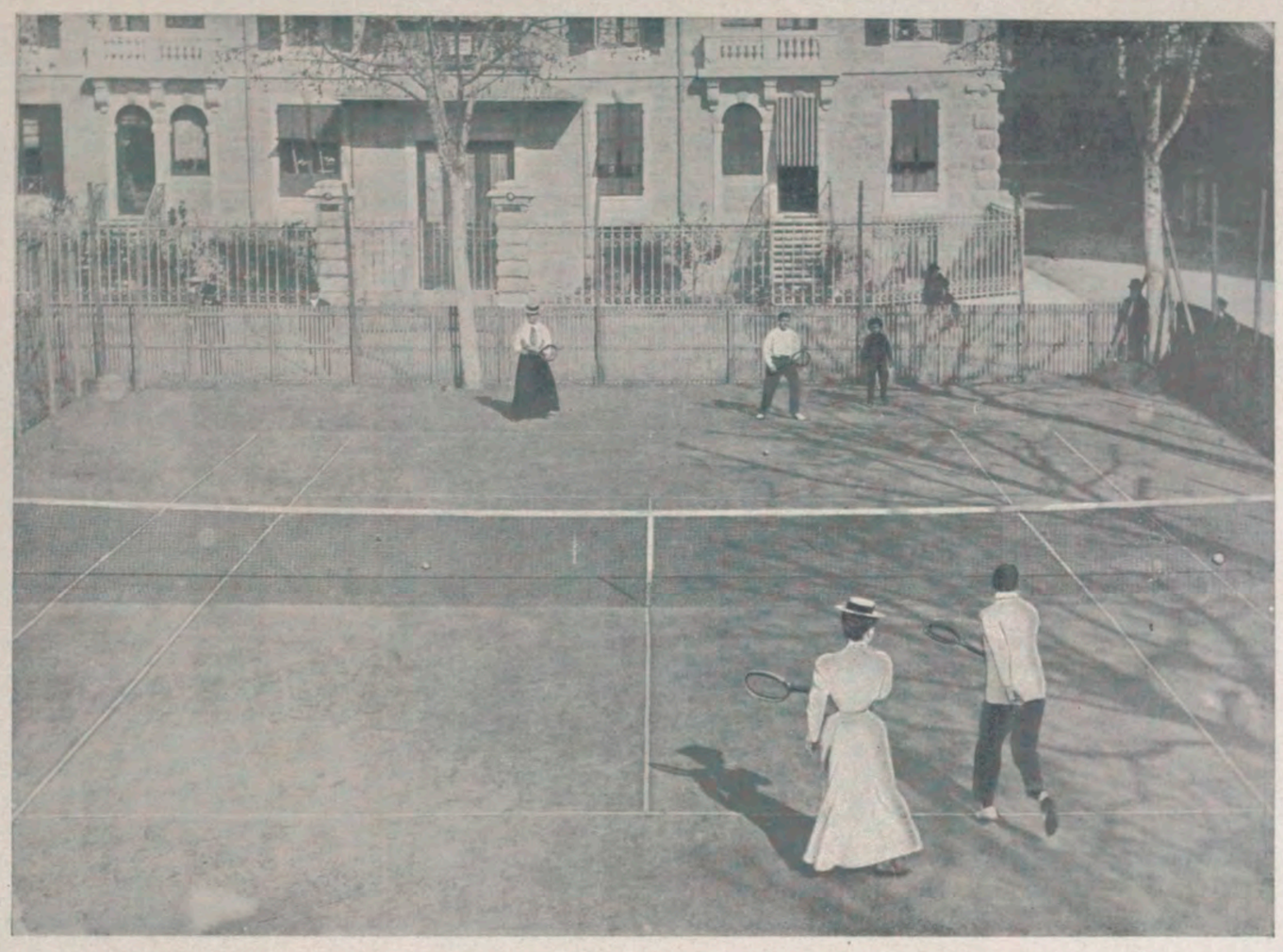
La première année le club comptait 28 membres. En 1897, ce nombre s'était élevé à 296. Remarquons, à ce sujet, qu'au début le club ne comptait parmi ses membres que des Américains ou des Anglais. Aujourd'hui, un tiers des membres est Français. La place Mozart est devenue un des lieux de rendez-vous affectionnés de nos hôtes. Il est juste de dire que rarement installation de jeu de lawn-tennis fut mieux comprise et mieux ordonnée. Le cadre en est délicieux. Ce ne sont tout autour de la place que villas, précédées de jardinets, qui embaument comme autant de serres. L'endroit est tranquille, exempt de l'animation fiévreuse de la ville. Chaque année les courts, aussi bien que le pavillon du club, sont l'objet de très appréciables améliorations où se devine l'initiative intelligente et heureuse du dévoué secrétaire du club, M. Salisbury, un sportsman distingué, doublé d'un parfait homme du monde.

Le Lawn-Tennis Club de Nice — qui est depuis quelques années affilié à l'Union des Sociétés Françaises des Sports Athlétiques — est sans conteste un des premiers, si ce n'est le premier des clubs des départements. Il possède six courts en terre battue entourés de hauts grillages destinés à arrêter les balles.

Les courts du T. C. de Nice sont excellents, le sol en est soigneusement aplani et roulé chaque matin.

L'installation première d'un court de lawn-tennis est plus difficile que les profanes se le figurent. Il convient en effet, pour installer un court, de défoncer le sol à une profondeur de 0, 50 centimètres. La terre enlevée, on place d'abord une couche de gros cailloux bien tassés, pour permettre en cas de pluie à l'eau de s'écouler. Seconde couche de scories ou de machefer. Troisième couche bien pilonnée d'un composé de briques pilées et de sable fin mélangé de chaux. Le tout est arrosé, tassé, aplani, car le sol du court doit être uni comme un tapis de billard. Il ne reste plus ensuite qu'à marquer le court, c'est-à-dire à tracer les différentes lignes qui le délimitent. Lignes de filet, de côtés, de fond, de service, etc. On marque les lignes soit à l'aide de barres de bois d'un centimètre d'épaisseur enfoncées dans le sol et affleurant à la surface, soit plus simplement tous les matins, à l'aide d'un instrument spécial nommé marqueur, qui trace des raies blanches sur le sol.

Pour qu'un court soit bon, il faut l'arroser et après le rouler tous les matins. Au Lawn-Tennis-Club de Nice, c'est un bidet de bizarre allure qui promène le pesant appareil sous la conduite du gardien du club.



(Cliché V. G. A.) PARTIE MIXTE : LADIES ET GENTLEMEN.

Un coquet pavillon se trouve à l'entrée du club. C'est une gracieuse construction en bois qui possède un confortable salon, un cabinet de toilette.

Le comité a tout prévu, et les nombreux spectateurs qui assistent journellement aux parties ont à leur disposition un buffet qui sert lorsque vient l'heure du thé les choses les plus succulentes.

La terrasse qui précède le pavillon est un lieu de flânerie charmant pour les joueurs qui viennent s'y entretenir de leur sport favori. Durant les tournois, c'est là encore qu'on suppute les chances des concurrents et qu'on discute les épreuves jouées, d'après les résultats affichés tout à côté.

En dehors des swepstakes hebdomadaires, le club donne chaque année trois grands tournois qui prennent généralement, dans le monde du tennis du littoral, le caractère de véritables événements, tant par l'importance des prix qu'ils comprennent que par le nombre et la valeur des joueurs engagés. Cet hiver, le premier *tournament*, dit *New-Years Tournament*, a eu lieu dans les premiers jours de janvier. La victoire est restée à miss M. Chalier et M. Schmitz; MM. Lemaire et Schmitz; miss Brooksmith et M. Sweetman, un des joueurs les plus réputés du club.

Ces jours-ci a eu lieu la seconde des manifestations de tennis : le Club Tournament, pour la Coupe de l'Anglo-American. Il y a trois ans que cette Coupe a été offerte au club par M. W. Day, directeur du journal l'*Anglo-American*. Elle a été gagnée déjà par M. Draps en 1897, et par M. A. Chalier en 1898.

Cette année, le tournoi annuel du L. T. C. T. a obtenu un succès sans précédent. A la surprise générale, la coupe a été gagné par un jeune Belge, M. W. Lemaire, dont le jeu très brillant a été fort applaudi. Comme la victoire de M. W. Lemaire a été un événement à sensation, nous donnons ci-dessous les résultats complets des matches pour la coupe. On verra quels redoutables adversaires le vainqueur a dû battre et combien les matches éliminatoires qu'il a joués ont été longuement disputés. Voici les résultats :

1er tour : W. Lemaire bat Fassitt, 6-1, 6-3 ; Sweetman bat A. Chalier (tenant) 7-5, 6-1 : Hay-Gordon bat Morganstern, 6-3, 6-3.

2e tour : W. Lemaire bat Sweetman, 8-6, 3-6, 6-1; de Hertz-Hertenried bat Hay-Gordon, 6-1, 6-0.

Finale : W. Lemaire bat Hay-Gordon, 6-4, 6-2, 6-3.

Une seule ombre au tableau. Un championnat de dames qui était attendu avec curiosité n'a pu être joué. Le comité s'est vu dans l'obligation de le supprimer faute d'engagements. Miss Brooksmith était seule inscrite, et aucune dame — peut-être les joueuses se considéraient-elles comme battues d'avance — ne s'est engagée pour lui disputer le titre de champion.

Le L. T. C. N. organise encore d'autres épreuves interclubs, c'est ainsi que, le 13 mars, la place Mozart sera le théâtre de très intéressantes manifestations. Les joueurs les plus réputés viendront, après l'entraînement de l'hiver, y disputer la Coupe du Sud de la France. Ce championnat a été établi, en 1898, avec une Coupe de 250 fr., qui a été gagnée par M. R.-F. Doherty, champion d'Angleterre. L'année suivante, on a institué un Challenge-Cup qui reviendra au joueur trois fois victorieux. La Coupe du Championnat du Sud de la France est retenue actuellement par M. H.-L. Doherty, frère du champion anglais bien connu.

Le comité directeur qui préside si heureusement aux destinées du Lawn-Tennis-Club de Nice se

(Cliché V. G. A.) PARTIE SIMPLE : GENTLEMEN

(Cliché V. G. A.) L'ARBITRE.

(Cliché V. G. A.) LES MEMBRES DU COMITÉ DU L. T. C. DE NICE.

compose de MM. Salisbury, Chalier, Fassitt, Evans, Dr Brandt, Laroze, Livingston, Morganstern, W. Day et Cooke.

A l'agrément des tournois auxquels la place Mozart prête la coqueterie de son gracieux décor, les membres du club, tous fervents de la pédale, ajoutent souvent le plaisir de charmantes parties à bicyclette à la campagne.

Ces parties ont comme ordinaire complément un bal improvisé où le boston, par suite de l'inégalité du terrain choisi, perd quelque peu de ses droits.

Il est vrai que le bal annuel de la sympathique Association est là pour permettre à la valse américaine de prendre une éclatante revanche.

ARISTIDE VÉRAN.

Le Prix d'Auteuil

UN beau froid piquant, sans être méchant, vif assez pour rougir le bout des nez roses et les joues de la partie féminine de l'assistance, un soleil éclatant dans un ciel sans nuage, du monde partout sur la pelouse, aux petites tribunes, aux grandes tribunes de l'enceinte du pesage. Voilà le bilan de la journée du dimanche 26 février, en tant qu'aspect général. Tout ce public de la pelouse est fort intéressant à étudier de près. Quelque jour, la *Vie au Grand Air* lui consacrera deux de ses meilleures pages.

Mais revenons à l'enceinte du pesage. Le public des grandes journées est au complet. Partout des turfistes des deux sexes faisant leur réapparition. On fait peu attention au lever de rideau, *Prix des Glacis*, à réclamer, et que l'Aurore, à M. Lesage, favorite du ring, gagne avec facilité.

Le premier morceau intéressant est le steeple-chase, *Prix de Dangu*, de 3.400 mètres, avec une allocation de 5,000 fr., qui est enlevé en un canter par l'écurie Finot, qui avait mis en ligne Irisée et Peu de Chose, c'est le poulain qui a gagné dans un canter des plus aisés. Nous rencontrons J. Harper avant la grande course du jour, le *Prix d'Auteuil*, steeple-chase de 20,000 fr., sur 3,500 mètres.

Chevilly, 4 ANS, PAR *Prism* ET *Comedietta*, A M. ABEILLE, GAGNANT DU PRIX D'AUTEUIL, LE DIMANCHE 23 FÉVRIER.

Neuf partants se sont présentés au drapeau du comte de Chazelles dans cette belle épreuve, réservée aux chevaux français. Fusain II, le gagnant, dimanche passé, du Prix de l'Avenir, parti favori cette fois, se recevait mal au saut de la rivière des tribunes et Newby, qui me paraît avoir perdu de sa crânerie d'autrefois, se laissait mollement désarçonner.

La fin de la course, très vivement menée, s'est passée entre la pouliche Radès, au comte Le Marois, Tournay, à M. Desbons, et Chevilly, à M. Abeille. Après le saut de la dernière haie, Chevilly venait en tête et l'emportait de deux longueurs sur Radès seconde ; Tournay à trois longueurs derrière la pouliche.

Le *Prix Betty*, steeple-chase handicap, de 10,000 francs, sur 4,000 mètres, devait revenir au baron Finot; Betty fut une excellente jument de steeple-chase qui était sa propriété. Et, en effet, après une lutte très sensationnelle, le cheval Berry, au baron Finot, finissait par avoir raison de Lhéris, à M. Gout, de deux longueurs et demie. Détonator loin derrière, à vingt longueurs.

L'écurie Meunier a enlevé le steeple-chase suivant avec Pimpant.

A. DE SAUVENIÈRE.

LA CARROSSERIE AUTOMOBILE
25, RUE BRUNEL VINET

A L'ÉTRIER

C'est exactement le 1er mars 1895 que deux écuyers hors de pair, le comte de Cossé-Brissac, ancien officier de cavalerie, et M. René de Gatines, un des hommes de cheval les plus justement estimés de ce temps, fondèrent ensemble la société équestre de l'*Etrier*.

(Aquarelle de L. Vallet.)

L'*Etrier*. — COSTUME DE GALA DES DAMES.

Les débuts furent modestes. MM. de Cossé-Brissac et de Gatines durent prêcher d'exemple, se mettre eux-mêmes en selle et compléter leurs reprises avec des professeurs du manège Pellier

Dès le principe, aux côtés des deux fondateurs s'étaient groupés des cavaliers tels que MM. de Fraville, alors capitaine, aujourd'hui écuyer en chef de l'École de Fontainebleau, Coche, baron de Vandeul, Gréau, marquis de la Grange, qui reçurent le titre de membres fondateurs et participèrent à l'élaboration des statuts.

Au bout d'un mois, une reprise de huit cavaliers était constituée ; les écuyers professionnels avaient un à un cédé la place aux nouveaux membres admis : l'*Etrier* était fondé.

Dès lors, le succès du club ultra-select suivit une progression ascendante qu'accentua encore l'admission des dames, bientôt assez nombreuses pour former une reprise.

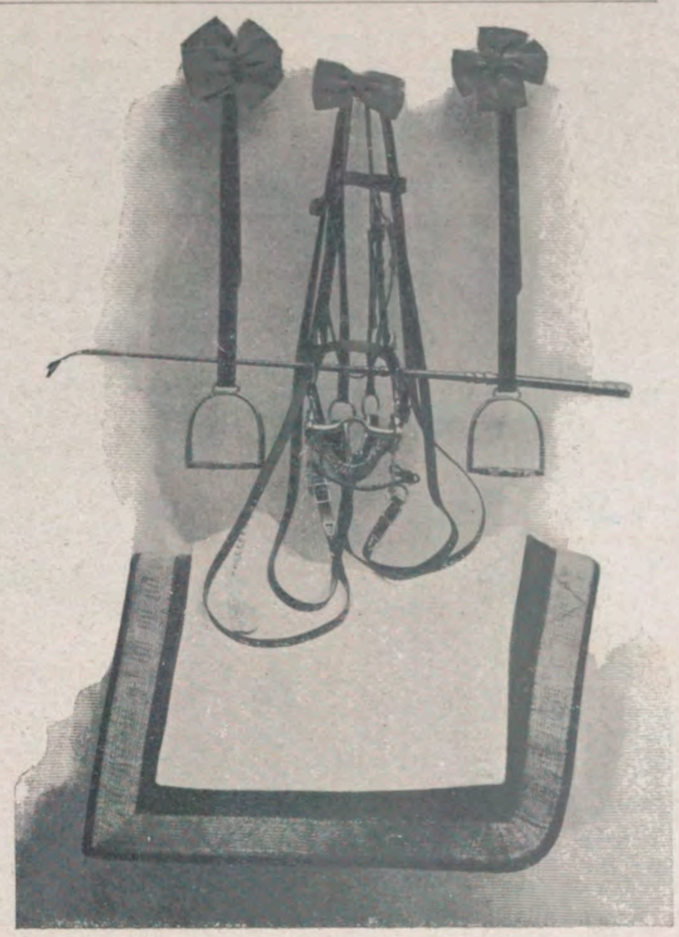
Parmi ces intrépides sportswomen de la première heure, je citerai Mme la comtesse de Cossé-Brissac, Mme Aumont, Mme de Saint-Léger, Mme Jaccart, Mlle de Buffières, Mlle de La Grange, etc.

L'*Etrier* est maintenant en pleine prospérité : il compte parmi ses membres d'honneur des personnalités telles que les généraux Faverot de Kerbrech, Descharmes et de Bellegarde, le comte de Juigné, le marquis de Barbentane, de la Haye-Jousselin, le colonel de Sesmaisons.

On relève sur la liste de ses membres tout ce que Paris compte d'intrépides cavaliers et d'élégantes amazones. Des officiers, dont un grand nombre se sont fait applaudir à l'Hippique, y figurent à côté des cavaliers les plus appréciés aux Acacias et aux Pot aux.

J'ajouterai, pour en terminer avec le point de vue matériel, que l'*Etrier* a installé son siège social au manège Pellier en attendant, ce qui ne saurait tarder, qu'il ait son manège personnel et son hôtel particulier.

Il est à noter que, bien qu'installés dans un de nos établissements hippiques, — le plus élégant et le plus coté d'ailleurs, — les membres de l'*Etrier* ne montent que leurs chevaux personnels, et que leurs réunions sont strictement intimes et fermées.



(Cliché Barenne.)

LE HARNACHEMENT.

Pour avoir une idée exacte du but que se sont proposé les fondateurs de l'*Etrier*, nous ne pouvions mieux faire que d'aller le demander à l'un d'eux.

Avec l'obligeance aimable et la parfaite courtoisie qui le caractérisent, M. René de Gatines a bien voulu nous éclairer à ce sujet.

Le vice-président de l'*Etrier* a écrit ceci dans sa très remarquable préface du livre du baron de Vaux, l'*Equitation ancienne et moderne* :

« La Société de l'*Etrier*, que « j'ai fondée en 1895 avec le « comte de Cossé-Brissac, est « venue à propos pour re- « constituer une école civile « et empêcher l'art si français du manège de périr.

« Si elle ne peut « avoir la prétention « de rétablir l'équita- « tion au point où l'ont « laissée les maîtres « anciens, elle s'efforce de revenir aux « bonnes et saines traditions de l'École « française par l'étude « du manège, de ses « airs et de ses reprises. »

Et M. de Gatines a exprimé une absolue vérité en représentant comme la continuatrice des traditions du passé et comme le véritable noyau d'une école civile d'équitation la Société de l'*Etrier*.

— « Il n'y a pas, « nous a déclaré M. de « Gatines, de véritable école d'équitation civile. L'artillerie et la cavalerie « ont Fontainebleau « et Saumur, la jeunesse civile est ré- « duite aux recherches empiriques ; l'enseignement « fructueux et traditionnel lui est refusé.

« Et c'est cet enseignement que nous aurions « l'ambition de lui donner : notre rêve serait de « faire de l'*Etrier* une sorte d'Académie du cheval, « d'Académie " française " — sans jeu de mots — « ayant pour mission de réagir contre les tendances anglomanes de nos cavaliers actuels.

« Notre rêve est de ressusciter, en cette fin de « siècle, l'ancienne école de Versailles où brillèrent « d'un si pur éclat, au siècle dernier, les Garsault, « les de Salvert, les de Nestier, les de Neuilly, « les de la Bigne, les d'Abzac et autres hommes « de cheval qui ont laissé un impérissable souvenir.

« Nous n'empruntons pas à leur méthode les « courbettes et autres fantaisies équestres plus ou « moins maniérées qui feraient sourire aujourd'hui, « mais nous nous efforçons de faire revivre leurs « belles traditions de tenue, de solidité et d'élégance. Et ce n'est pas chose commode, croyez-« moi. Il faut du travail, beaucoup de travail assidu, « quotidien. »

(Cliché Barenne.)

M. LE COMTE DE COSSÉ-BRISSAC, PRÉSIDENT DE L'*Etrier*,
Montant son cheval *Chassenon*, par *Chassenon* P. S.

(Cliché Barenne.) M. R. DE GATINES, VICE-PRÉSIDENT DE L'*Etrier*,
Montant son cheval *Rêve d'Or*, par *Mansour* et *Hirondelle*.

Et, de fait, le travail auquel se livrent les cavaliers de l'*Etrier* n'est pas précisément banal.

Les novices ne sont pas admis à figurer dans les reprises ; il faut avoir des chevaux admirablement mis pour s'aventurer aux côtés de cavaliers qui exécutent sans une faute, sans une hésitation, des figures de manège, telles que : les serpentines, les quatre voltes, les contre-changements de main au galop, les reprises au passage, les voltes ordinaires et renversées, etc.

L'*Etrier* est en somme une école dans la plus haute acception du mot, et il a fallu tout y créer : le genre, le ton, la manière de monter, l'esprit des reprises.

C'est M. de Cossé-Brissac qui dirige la reprise des dames, parmi lesquelles je citerai : Mmes la comtesse de Cossé-Brissac, la comtesse de Failly, de Movellan, Sargenton, Aumont, de Saint-Léger, la comtesse d'Esclaibes d'Hulst, Jaccard, Mlle de Buffières, etc.

M. de Gatines, qui dirige la reprise des cavaliers, a sous son commandement MM. les commandants de Fraville et de la Garenne, Varin, de la Mettrie, ancien capitaine écuyer à Saumur, Caze de Caumont, de Movellan, les capitaines Siméon, Doyen Parigot, de Menil, les lieutenants Joannard, Faré, et Taylor, MM. Aumont, de Saint-Léger, Sargenton, baron de Vandeul, etc.

MM. de Cossé-Brissac et de Gatines règlent chacun leur reprise et les figures à exécuter, parmi lesquelles beaucoup datent du temps de M. de la Guérinière, telles : la croupe au mur, l'épaule en dedans, les petits carrés, les changements et contre-changements de main, les voltes renversées, les passades, la foule ; d'autres sont plus modernes : les ailes de moulin, par exemple, la volte en éventail et d'autres encore.

Les mouvements d'une reprise peuvent se varier presque à l'infini ; il importe seulement d'y observer une sage progression et le bel effet de l'ensemble.

C'est à quoi excellent les deux présidents de l'*Etrier*, et, les jours de manège paré, c'est un spectacle de haut goût et de grande allure que celui de ces deux reprises évoluant avec une incroyable régularité.

Sauf quelques officiers qui montent en uniforme, les cavaliers de l'*Etrier* portent la grande tenue à la française, c'est-à-dire : le lampion, l'habit noir à la française, le gilet de drap crème avec le bouton doré de l'*Etrier*, les parements et le col de velours de couleur, la culotte noire, les bottes Chantilly, hautes et droites, la cravate et les gants blancs.

Pour les dames, la tenue est la même, sauf, bien entendu, que l'habit est remplacé par l'amazone. Les amazones de l'*Etrier* portent, elles aussi, le lampion, cette adorable coiffure dont le récent abus qu'on en a fait n'a pu réussir à détruire la crânerie et le chic suprême.

Le harnachement du cheval est également des plus élégants. Il comprend : la bride avec filet de soie de couleur, le poitrail et la croupière en cuir verni, montés sur clochettes de cuivre, la selle française, l'étrier doré, la housse en drap bordée de galons aux couleurs de chaque cavalier, nœud, coques et rubans de couleurs diverses pour le dressage de la crinière.

Sous la conduite des deux chefs, amazones et cavaliers manœuvrent avec un ensemble impeccable ; les croupes et les encolures des chevaux s'entre-croisent dans un désordre savant, puis la reprise se reforme pour se désunir de nouveau en une mêlée réglée point par point.

Et, là-haut, dans la tribune trop étroite du manège, tout ce que Paris compte d'élégances et d'aristocraties applaudit avec un discret enthousiasme ce merveilleux spectacle.

Est-il bien utile de dire que, comme la Société elle-même, les « manèges parés » de l'*Etrier* sont essentiellement fermés et qu'il faut montrer patte plus que blanche pour venir assister, dans la tribune du manège, à ce spectacle hautement sportif et impeccablement élégant ?

L'article 20 des statuts décide que « sont admises aux séances de la Société, les femmes, mères, belle-mères, sœurs, belles-sœurs et filles des membres sociétaires ».

Le même article ajoute que le Comité dispose seul des invitations. L'*Etrier*, on le voit, a su se préserver de toute intrusion désagréable et gênante.

J'ai eu, à maintes reprises, la bonne fortune d'assister aux galas dont MM. de Cossé-Brissac et de Gatines règlent si superbement l'ordonnance, et je dois constater que jamais fête mondaine ne me donna une impression plus absolue de chic suprême.

Dès cinq heures, aux jours de manège paré, la tribune de Pellier regorge de toilettes exquises et donne pendant une heure l'illusion d'un de nos salons les plus aristocratiques !

La fête du 4 juin 1898, qu'a donnée l'*Etrier* au profit des blessés militaires et à laquelle a assisté M. le Président de la République, a consacré définivement la plus florissante et la plus select de nos sociétés équestres.

L'*Etrier* voit de jour en jour son autorité s'étendre et son succès s'accroître. C'est la légitime récompense des constants efforts des deux excellents hommes de sport qui l'ont fondé, développé et amené au degré de perfection où nous le voyons.

De M. de Cossé-Brissac nous ne dirons qu'une chose, c'est qu'il est le type accompli du beau soldat, du gentilhomme aimable et du cavalier accompli.

Quant à M. de Gatines, il a consacré sa vie à la noble science de l'équitation ; les deux ouvrages qu'il a écrits sur la matière ont été achetés par le ministère de la Guerre pour les bibliothèques de notre cavalerie.

Un troisième ouvrage est sur le chantier : *les Principes et les Règles de l'Ecole française*.

A la théorie, M. de Gatines joint une grande pratique : il a à lui quatre chevaux qu'il travaille quotidiennement, car il tient à faire lui-même le dressage.

Les résultats qu'il a obtenus avec ces merveilleuses bêtes qui ont nom : Cavaignac, Grouard, Lupersat, Rêve d'Or, Epatant et bien d'autres, sont une preuve de l'excellence de sa méthode.

A ces deux cavaliers hors de pair, à MM. de Cossé-Brissac et de Gatines, je veux, au nom de notre équitation nationale, adresser ici des félicitations et des remerciements pour tout le bien qu'ils ont fait au plus noble des sports en fondant l'*Etrier* et en perpétuant les belles traditions, par le livre, par la parole et par l'exemple.

Le 29 janvier, l'*Etrier* a repris ses séances par la présentation d'une nouvelle sociétaire, et, chaque fois que le fait se produit, c'est une fête à l'*Etrier*.

A cinq heures juste, aux sons d'un orchestre entraînant et jouant des airs de circonstance, après une série de mouvements et airs de manège au pas, au trot et au galop, les écuyers se sont rangés pour recevoir, chapeau bas, la nouvelle sociétaire, une toute charmante jeune fille appartenant à la haute société parisienne, et qui, accompagnée de ses deux marraines et de trois autres élégantes écuyères, a fait sur un cheval fort bien mis le tour de la piste au pas espagnol.

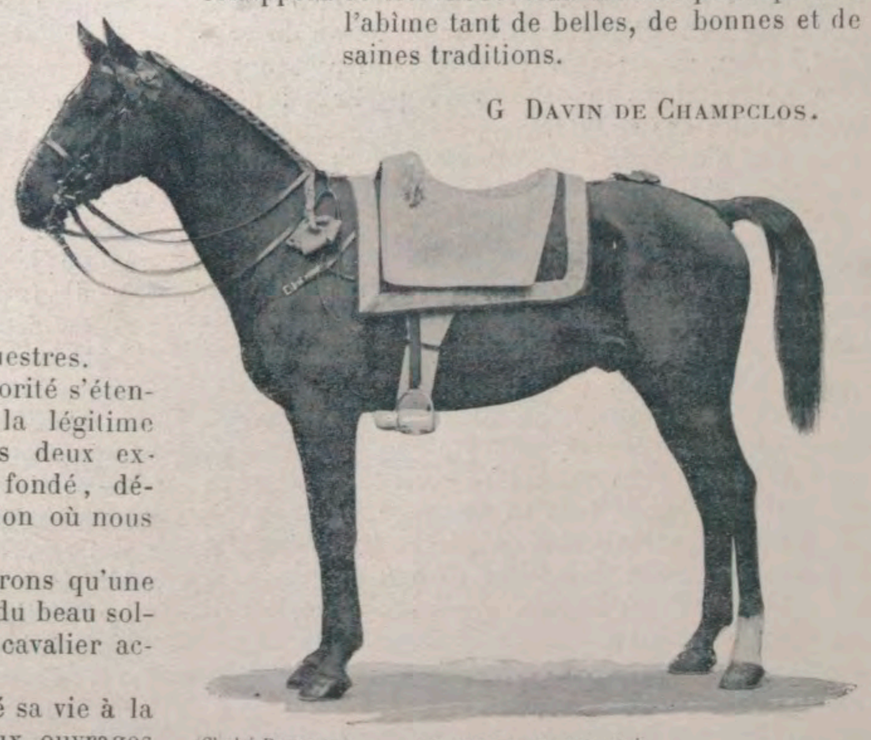
Présentations faites, écuyers et écuyères se sont réunis pour exécuter, aussi bien certes qu'on l'eût fait à Saumur, un carrousel aux évolutions compliquées qui, à plusieurs reprises, a soulevé les applaudissements des très rares spectateurs admis à cette fête tout à fait privée.

Telle est dans ses grandes lignes cette Société de l'*Etrier*, unique à Paris et peut-être au monde entier ; cette réunion d'hommes de race, doublés d'intrépides sportmen, qui, tout en sacrifiant à leur penchant naturel pour la beauté du geste et l'élégance du décor, travaillent avec un zèle dont il les faut louer hautement à perpétuer les traditions de notre vieille école française d'équitation.

Tant de consciencieux efforts recevront quelque jour la récompense qu'ils méritent ; la consécration officielle viendra faire de l'*Etrier* autre chose qu'une Société intime où une élite de cavaliers vraiment dignes de ce nom galopent des bêtes de sang pour le plus grand plaisir d'une assistance choisie.

Et, ce jour-là, grâce, à MM. de Cossé-Brissac et de Gatines, grâce aux brillants collaborateurs dont ils ont su s'entourer, l'art si français du cheval échappera au torrent révolutionnaire qui emporte à l'abîme tant de belles, de bonnes et de saines traditions.

G. DAVIN DE CHAMPCLOS.



(Cliché Barenne.) LE CHEVAL HARNACHÉ.

Les Régates de Marseille

Depuis la fondation des Régates internationales de Nice, le yachting a pris, en Méditerranée, un développement considérable, et c'est, incontestablement, à Nice que l'on doit les progrès surprenants accomplis par ce noble sport sur la Côte d'Azur.

La Société des Régates Marseillaises fut l'une des premières associations nautiques qui se formèrent en France, puisque sa création remontait à 1861; elle avait son siège rue Noailles, 43, et possédait un garage particulier dans le port; ses yachts battaient un guidon triangulaire blanc à croix bleue avec, au coin, une ancre et les initiales

(Cliché A. Lezer.)
Mildred, A LORD WOLVERTON, ET *Ruahine*, A M. SPARKS, EN CALME PLAT.

S. R. Malheureusement, le feu sacré qui animait ses fondateurs s'éteignit avec le temps, et le jour vint où la Société des Régates Marseillaises ne se trouva plus composée que de « profanes », qui croyaient avoir suffisamment fait acte d'encouragement au yachting en payant une cotisation annuelle — dont la masse servait à organiser *une* journée de régates chaque année. Cette Société disparut en 1891.

Cependant il y avait toujours, à Marseille, des yachts et des yachtsmen. Ceux-ci se réunirent et fondèrent, — en 1887, — sous le titre de *Société Nautique de Marseille*, une nouvelle association qui n'allait pas tarder à prendre dans le yachting une place importante. Il nous suffira de dire, pour le démontrer, qu'elle compte aujourd'hui plus de 400 membres et qu'elle possède un House Boat des plus confortablement aménagés, ancré au quai de la Fraternité, entre la place réservée aux torpilleurs et les bateaux-mouches du Pharo, c'est-à-dire à deux pas de la Cannebière.

Comme bien on pense, la nouvelle Société n'a pas suivi les errements de l'ancienne, et elle s'est empressée de se mettre en relation avec les Sociétés de Toulon, Cannes, Nice, Monaco, pour organiser ce que l'on appelle maintenant la saison nautique Méditerranéenne.

Cette année, les Régates internationales de Marseille ont eu lieu les 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15 février. Elles ont été favorisées par un temps exceptionnellement beau.

Il y avait là, d'ailleurs, un lot remarquable de concurrents de réelle valeur et toute une flottille de cruisers pour lesquels on avait organisé une course spéciale — à la grande joie de leurs propriétaires qui, depuis l'apparition des modernes « machines de courses », n'ont plus guère l'occasion de figurer en régate.

L'une de nos gravures représente cette flottille de cruisers qui comprenait, entre autres, le *Nirvana*, appartenant à M. A.-G. Fabre,

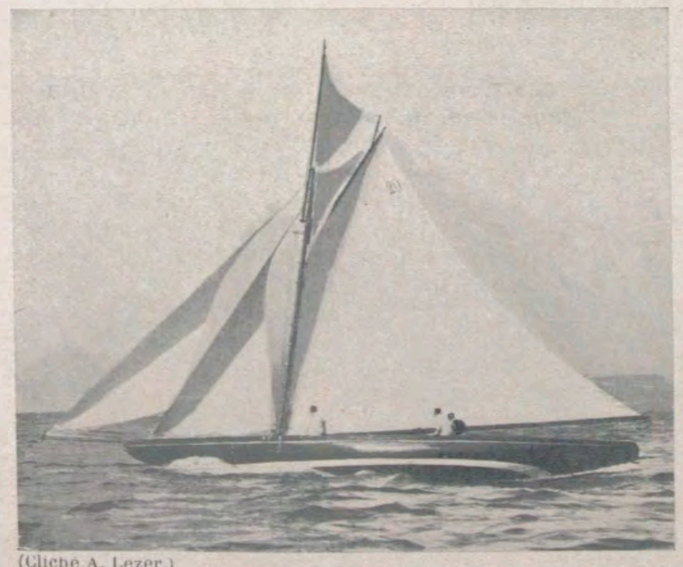
(Cliché A. Lezer.)
Mildred, A LORD WOLVERTON, ET *Emerald*, A M. JEFFERSON, COURANT LA COUPE BARCLAY WOLKER ET LA COUPE DU COLONEL PAGET.

(Cliché A. Lezer.) *Mildred* ET *Emerald* BORD A BORD PENDANT LA COURSE DES COUPES.

(Cliché A. Lezer.) COURSE DE CRUISERS : LES YACHTS AU MOMENT DU DÉPART.

l'*Alcyon*, à M. Galiano, *Myrtha*, à M. Revertégat, *Semoulette*, à M. Pignatel, *Ivel*, à M. Ducreux-Picon, *Sainte-Marguerite*, à M. Levasseur, et *Luminy II*, à M. Alf. Fabre, le vainqueur de cette course, qui n'a pas été l'une des moins intéressantes.

Parmi les racers, il convient de citer, en première ligne, le 20 tonneaux anglais *Mildred* (ex-*Eldred*), à lord Wolverton, remarquable dans l'allure du près, qui a gagné, dans cette réunion d'ouverture, trois premiers et un second prix, au nombre desquels figure la superbe Coupe offerte par M. Barclay-Walker. *Mildred* avait pour concurrent, dans sa série, le nouveau 20 tonneaux de M. Ed. Hore, *Laura*, qui faisait là ses débuts, mais n'était pas encore suffisamment étudié pour qu'il soit permis de juger de ses qualités ; disons, cependant, que par brise légère ce yacht paraît devoir être supérieur à celui de lord Wolverton. On prête à son propriétaire l'intention de lui faire subir certaines modifications. Tel est également le projet de M. Jefferson pour son 10 tonneaux *Emerald*, qui marche admirablement par petite brise, mais dont la vitesse serait certainement plus grande s'il avait des espars un peu moins lourds ; *Emerald* n'a emporté de Marseille qu'un premier, un second et un troisième prix. Il a, du reste, un concurrent redoutable dans *Ruahine*, à M. Sparks, le vainqueur de la Coupe du colonel Arthur Paget, que l'une de nos gravures représente courant au plus près. Dans la même série figurait aussi *Heartsease*, au prince Colloredo Mansfeld, qui a remporté, à Marseille, un premier et un second prix, mais fera certainement mieux dans les réunions suivantes, surtout s'il vente un peu le jour de la régate.



(Cliché A. Lezer.)

Ruhahine, A M. SPARKS, GAGNANT DE LA COURSE POUR LA COUPE DU COLONEL A. PAGET.

Léda (de la classe des 3 à 5 tonneaux), à M. Lafiropoulo, figure au tableau avec quatre premiers prix et serait l'un des lauréats de la réunion marseillaise... s'il n'avait couru seul, et c'est, en réalité, le yacht de M. Exhaw, *Oblé* (de la série des 2 à 3 tonneaux), qui a obtenu, avec quatre premiers prix, les honneurs de cette réunion ; l'un de ces prix est la Coupe offerte par notre confrère le *Petit Marseillais*.

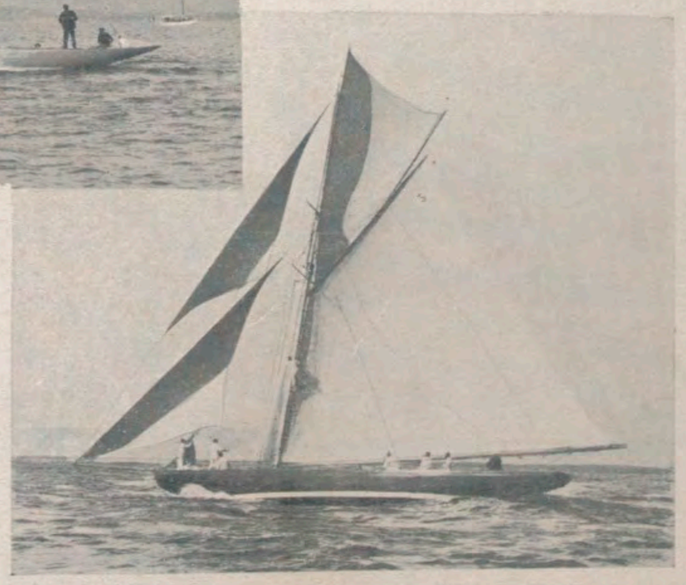
Dans les petites séries, une mention est due à *Tollonis*, appartenant à M. B. Mante, et à *Joliette II*, classés l'un et l'autre deux fois premiers et deux fois seconds.

Joliette II est un petit yacht neuf de 1 tonneau, appartenant à un syndicat, construit pour défendre la « Coupe de Cannes » contre le dériveur algérien, de même tonnage, auquel son propriétaire, M. Hanin, a donné le nom savoureux de *Baba-Haroudj*. Cette course était l'un des clous de la réunion marseillaise et formait le programme des deux dernières journées. Elle a été gagnée par *Baba-Haroudj*, qui s'est montré particulièrement remarquable dans la première épreuve courue par forte brise.

En somme, le succès de ces régates a été complet, et leur parfaite organisation fait le plus grand honneur à la Société Nautique de Marseille, qui compte, maintenant, parmi les plus importantes de notre littoral. Elle est, d'ailleurs, admirablement dirigée par M. A. Grandval, son dévoué président, qui a pour collaborateurs MM. Barnier et Latour, vice-présidents ; Mille et L. Aubert, secrétaires ; Castelin, trésorier ; J. Verne, Lafiropoulo, G. Pasquier, Gaigner, Rocoffort, etc. Ainsi que le Club Nautique de Nice, la Société Nautique de Cannes et la Société des Régates de Monaco, la Société Nautique de Marseille comprend une section d'aviron et possède d'excellentes équipes d'amateurs, car, de même que le yachting, le rowing a fait d'immenses progrès en Méditerranée, et les sociétés que nous venons de citer organisent de très intéressantes régates à l'aviron — dont nous reparlerons en temps voulu.

Comme on le voit, Marseille n'a plus rien à envier aux autres villes du littoral.

UN YACHTSMAN.



(Cliché A. Lezer.)

1. LE YACHT AUTRICHIEN *Heartsease*, AU PRINCE COLLOREDO MANSFELD, GAGNANT DU PRIX DES COMPAGNIES DE NAVIGATION. — 2. *Mildred*, A LORD WOLVERTON, DANS LA COURSE D'ESSAI DU 9 FÉVRIER. — 3. *Laura*, A M. ED. HORE.

Trois Mois de Tournée Cycliste

SOUVENIRS DU CIRCUIT HIVERNAL

CHAPITRE Ier

OU IL EST QUESTION DES ORIGINES DU CIRCUIT ET DE SES DÉBUTS

Lorsque, le 17 novembre dernier, au moment de prendre place dans l'express de Marseille, je reçus les adieux d'une douzaine d'amis, je ne fus pas peu étonné de les entendre me répéter, à plusieurs reprises, avec conviction : « Bonne chance, de tout cœur, dans votre entreprise; ce que vous faites est si neuf et si hardi qu'il serait grand dommage de vous voir échouer ».

Si bien qu'une fois tranquillement dans le train qui filait vers le Sud, je me mis à réfléchir à la signification exacte des souhaits qu'on m'avait si chaleureusement adressés.

J'avoue que je n'avais pas, jusqu'alors, bien compris pourquoi j'accomplissais quelque chose de sensationnel en organisant une tournée cycliste calquée sur le principe des grandes tournées théâtrales; mais, n'étant pas, je le confesse, plus exagérément modeste qu'un autre, je finis presque par me persuader de la difficulté de ma tâche et de la gloire (?) attachée à la réussite de l'entreprise. Ces souvenirs, évoqués à plus de trois mois

TOMMASELLI, GROGNA, BANKER, V. BRAYER, COQUELLE, LES PARTICIPANTS DU *Circuit*.

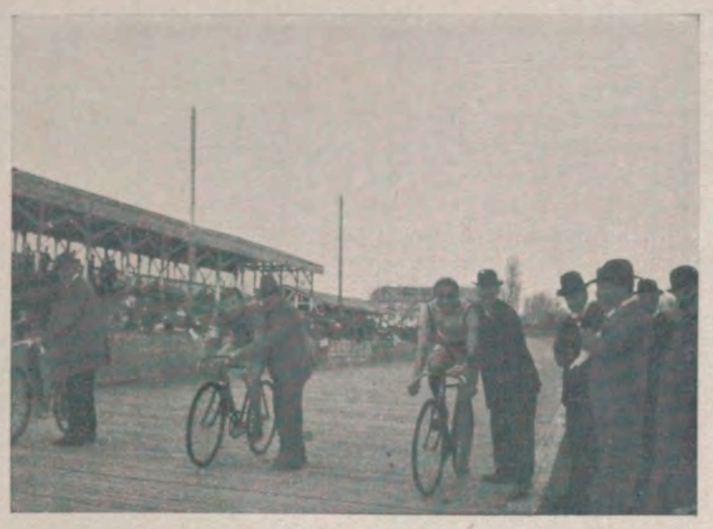
de distance, me font sourire maintenant que tout est terminé et que notre circuit a pris fin après avoir parcouru avec succès l'Europe méridionale, l'Algérie et la Tunisie. Et je me réjouis à la fois du splendide voyage accompli, des beaux pays parcourus et de la façon dont la tentative qui évoquait tant de craintes a réussi.

Quande je dis « je », j'ai tort, car enfin les collaborateurs ne m'ont pas manqué. D'abord, mon brave camarade Robert Coquelle, organisateur du Circuit, au même titre que moi, et dont je n'ai pas cité le nom en parlant de mon départ..... simplement parce qu'il était parti en fourrier quelques jours auparavant; et puis les excellents coureurs qui nous ont accompagné et dont je vais avoir l'occasion de parler souvent : et puis encore tous les sportmen des villes traversées dont l'appui nous a été si précieux; et bien d'autres encore.

Peut être, avant de jeter sur le papier les quelques notes que la *Vie au Grand Air* a bien voulu me demander sur notre *Circuit*, devrais-je expliquer en deux lignes la signification exacte de ce mot, tiré de l'argot sportif du cyclisme.

Le mot *Circuit*, ou plutôt son emploi dans ce sens, nous vient d'Amérique; il désigne là-bas la succession des grandes réunions qui se donnent dans les différentes villes, à des dates échelonnées de façon que leur ensemble constitue un tour partant, par exemple, de New-York pour y revenir après avoir parcouru tout le pays.

Procédant de cette façon, nous sommes partis



LA PREMIÈRE DU CIRCUIT

Nous débutons à Marseille par le match à trois entre Banker, Grogna et Tommaselli.

de Paris, ou plus exactement de Marseille, où s'est donnée notre première réunion; nous avons ensuite traversé le Midi de la France, de l'Est à l'Ouest, ensuite l'Espagne en en suivant la côte Est, puis l'Algérie et la Tunisie et enfin l'Italie. Dans chaque ville importante, nous organisions à notre compte, au vélodrome, des réunions de courses en faisant tous les frais et tous les prix, comptant naturellement sur l'éclat des « étoiles » vélocipédiques qui nous accompagnaient, pour réaliser des recettes en rapport avec les dépenses fort élevées qu'entraînent de semblables déplacements. On sait déjà que nous y avons réussi puisque, dans l'ensemble, ce splendide voyage ne nous aura rien coûté; c'était tout ce que nous demandions, car aucune pensée de lucre ne nous avait guidé, mais seulement l'idée d'occuper agréablement les loisirs forcés de la morte saison cycliste.

En un mot, nous faisions là un premier essai de tournée théâtrale appliquée aux vélodromes. Nos pérégrinations devaient constituer comme une sorte de Roman comique... cycliste, c'est-à-dire bien fin de siècle.

Il n'en fallait pas plus pour exciter l'intérêt général; on a vu plus haut que j'en eus, dès le départ, des preuves cent fois répétées ensuite durant le voyage dont je vais vous faire, non pas un récit, car il serait interminable, mais de rapides croquis, en m'arrêtant seulement sur les incidents qui me paraîtront le mériter.

Pour cette raison, j'espère qu'on voudra bien excuser, en même temps que les défauts du style, le décousu et l'apparente incohérence de mes notes.

Donc le 17 novembre 1898, à 2 heures, — je précise, — nous quittions Paris par l'express de Marseille, salués par les hourrahs d'adieux de toute une équipe de bons amis. Nous, c'étaient : l'Américain Banker et le Belge Grogna, deux des champions qui avaient confié leur fortune à notre circuit, et votre serviteur; les autres devaient nous rejoindre à Marseille, où nous débutions le dimanche suivant par une réunion dont le *clou* était un match à trois.

Ah ! cette journée de débuts comme elle nous causa des émotions ! Ce fut d'abord le temps qui ne voulait pas se mettre au beau et nous fit trembler jusqu'au milieu de la matinée du dimanche, puis le public qui, effrayé sans doute par les menaces du ciel, ne venait que lentement.

UNE VISITE AU CHATEAU D'IF, PRÈS MARSEILLE.

Les cachots de l'abbe Faria et d'Edmond Dante, popularisés par le *Monte-Christo* de Dumas.

Enfin, tout finit par se passer à peu près bien; le match, qui fut gagné par Banker devant Tommaselli deuxième et Grogna troisième, obtint un grand succès, la recette fut honorable et nous laissa un bénéfice suffisant pour couvrir les frais engagés jusque-là, et le soir nous vit sabler joyeusement le champagne pour fêter de si satisfaisants débuts.

La vérité m'oblige d'ailleurs à avouer que, durant tout ce circuit, les fêtes de toute sorte tinrent dans notre programme une place aussi grande, sinon plus grande que les affaires sérieuses Qu'on n'aille pas déduire de cela que nous ne fîmes jamais autre chose que de nous amuser durant ces trois mois, car enfin l'entraînement et les courses pour mes compagnons et l'organisation des réunions pour moi n'allèrent pas toujours comme sur des roulettes, et je vous certifie que tout n'est pas rose dans le métier. Mais enfin, lorsqu'on a pour principe de prendre les choses le plus gaiement possible, on s'en tire tout de même.

C'est pourquoi les banquets, le champagne, les distractions de tout genre, ne nous ont pas manqué, pas plus d'ailleurs que les promenades et excursions. Je puis dire que jamais touristes ne visitèrent les curiosités d'un pays comme nous avons visité celles de tous les endroits de notre itinéraire. Jetez, par exemple, les yeux sur la photographie ci-contre, qui représente le groupe du *Circuit* en ballade au fameux château d'If près de Marseille et venant de parcourir les sombres cachots dans lesquels gémirent autrefois Edmond Dantès et l'abbé Faria, les héros du légendaire *Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas.

PASTAÏRE,
L'INIMITABLE CRACK MARSEILLAIS.

Ce désir de tout voir, qui fut un des points caractéristiques de notre tournée, en fit d'ailleurs un voyage de touristes autant — peut-être même plus — qu'un voyage sportif et ne contribua pas pour rien à rendre intéressant notre séjour dans toutes les villes. Comment pouvait-il en être autrement avec des compagnons intelligents et bien élevés comme les miens ?

Mais peut-être le moment est-il venu de présenter rapidement aux lecteurs l'équipe du *Circuit*. En mettant à part tous les coureurs qui dans différentes régions devinrent nos « suiveurs » momentanés, elle se composait de 5 personnes : Coquelle, Banker, Tommaselli, Grogna et moi, c'est-à-dire qu'elle comprenait 4 nationalités différentes.

Les trois « étoiles » destinées à faire affiche étaient naturellement Banker, Grogna et Tommaselli. Tous les Parisiens qui ont peu ou prou suivi le sport cycliste connaissent, au moins de réputation, le premier nommé. C'est en 1894 qu'il vint à Paris pour la première fois en compagnie de son compatriote le fameux Zimmerman; cette année-là et l'année suivante, Banker triompha de tous les coureurs européens, et sa renommée a depuis lors été énorme, encore qu'à la suite d'une longue maladie il soit resté éloigné de la piste de 1896 a 1898. Revenu parmi nous l'été dernier, il a reussi en fin de saison à enlever le Championnat du Monde et a ainsi paru vouloir se replacer au premier rang. Le coureur américain est un grand garçon, à la taille élancée, très blond, à la physionomie souriante et à l'abord aimable; il passe à juste titre pour être un des plus sympathiques coureurs cyclistes, et sa popularité est très grande partout.

Tommaselli est un des meilleurs coureurs italiens

et il porte même le titre de Champion d'Italie: mais son principal titre de gloire est d'avoir fait partie de la fameuse équipe de tandem Pasini-Tommaselli, probablement la meilleure du monde. Au physique c'est un grand garçon très brun, bien découplé et aux allures plaisantes; au moral, très intelligent et cherchant toujours à s'instruire et à apprendre.

Grogna, qui représentait la Belgique dans le *team*, est un des plus jeunes parmi les cracks cyclistes européens. Il fut le véritable *comingman* de 1898, et sa qualité est telle qu'il fera sûrement parler de lui cette année ; il est fils de commerçants liégeois très connus. Au physique : de taille plutôt petite, blond, imberbe, atteint d'une myopie qui l'oblige à porter des lunettes pour courir, ce qui lui a valu le surnom de « curé » ; au moral, un brave garçon, très doux et très affable.

Je passerai rapidement sur le joyeux Robert Coquelle, mon camarade du *Vélo*. Ancien coureur, il jouait dans le *team* à la fois le rôle d'acteur et d'organisateur c'est-à-dire que, tout en me donnant un coup de main dans la direction des réunions, il se mettait en ligne le jour des courses pour défendre — plutôt mal du reste, je dois le reconnaître — les couleurs françaises !

Tels sont les quatre excellents compagnons qui, durant les trois mois de ce voyage, ont partagé avec moi les distractions nombreuses et les déceptions rares d une vie bien amusante en somme.

Un dernier mot, avant de quitter ce sujet, pour réparer un oubli qui serait une injustice et pour constater que le lot des hommes du *Circuit* eût dû comprendre également l'excellent coureur anglais Robertson, aujourd'hui retiré de la piste pour toujours, mais à qui revient l'idée première de la tourn e telle qu'elle est organisée. Son forfait, bien involontaire, fut le seul, et il a dû plus d'une fois le regretter.

Ce fut augmenté de deux « suiveurs » que notre team quitta Marseille le 21 novembre pour se diriger sur Montpellier, deuxième étape du circuit

Ces deux suiveurs étaient deux coureurs marseillais, inséparables copains, Leynaud et Pastaïre; du premier, rien à dire de spécial; mais, quant au second, il restera dans notre souvenir à tous comme un des types les plus cocasses qu'il soit possible d'imaginer. Je ne sais pas si la photographie vous donne une idée suffisante du personnage, mais moi, en le regardant, j'éclate encore de rire en pensant à lui. Figurez-vous un garçon de taille moyenne, mais assez fortement découplé, presque *mastoc*, à la figure ronde et rougeaude, éclairée par deux petits yeux vifs et malins et surmontée d'une broussaille de cheveux remarquablement incultes. Habillez-moi l'homme d'un complet à couleur invraisemblable et d'une paire de bas jaune rouge, et vous aurez une vague idée du « Pastaïre Volant », ainsi qu'il s'intitulait lui-même avec un sérieux incroyable, car le mot *pastaïre* constitue un pseudonyme et signifie « boulanger » en patois provençal.

Dieu sait si le brave garçon a l'*assent* du pays! Ajoutez à cela qu'il bégaie très fort et qu'il n'arrête guère de parler, plaisantant sur tous les sujets et trouvant un mot drôle pour toutes les situations.

Il fût des nôtres avec son ami Leynaud pour les réunions de Montpellier, Narbonne, Béziers et Toulouse, se lamentant quand cela ne « marchait pas » et exultant quand les résultats étaient bons, plus encore que s'il avait fait partie intégrante du circuit.

Aussi quel triomphe le jour où, à Montpellier, nous fîmes une des plus belles réunions de la tournée. C'était un jeudi, jour de travail, mais à Montpellier, il y avait tant de « bras neufs », comme Pastaïre appelait les oisifs, que le vélodrome était comble.

Il faut bien dire aussi que nos amis les sportsmen du Montpellier-Cycle nous avaient admirablement secondés dans l'organisation, et que jamais le chef-lieu de l'Hérault n'avait vu faire une réclame semblable. Je vois encore la façon dont on regardait dans la rue les pancartes confectionnées par eux aux couleurs nationales et portant en grosses lettres noires les noms des étoiles: « Banker », « Grogna », « Tommaselli ». C'était de la réclame à l'américaine, et Banker lui-même fut obligé de l'admirer.

Notre série de réunions en France se termina le 4 décembre à Toulouse par un joli succès, après lequel s'effectua notre d part pour l'Espagne.

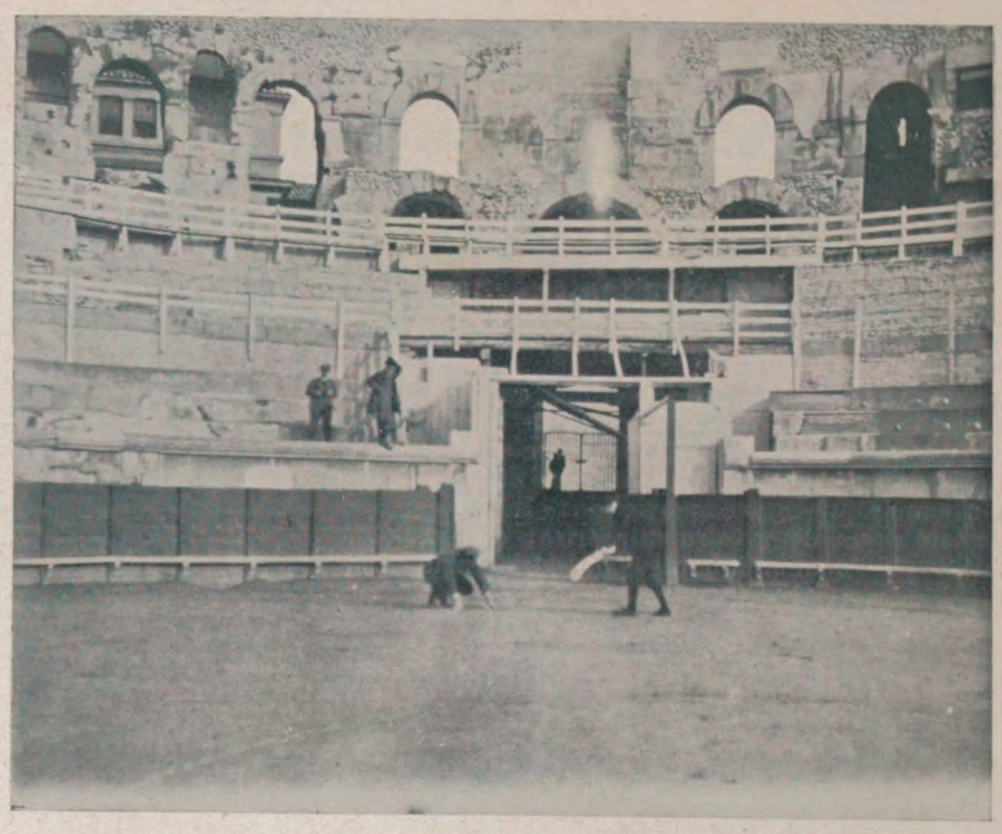
Là commençait réellement la partie aventureuse de notre voyage, et j'avoue que nous n'étions qu'à moitié rassurés sur ses résultats. C'est que l'Espagne est véritablement le « continent noir » du cyclisme, et personne ne peut se vanter d'en avoir jusqu'ici pénétré les secrets au point de vue du *rendement* des vélodromes.

Notre premier arrêt fut Barcelone, où déjà nous attendait une grosse déception, car on démolissait le vélodrome sur lequel nous avions compté.

Par exemple, nos porte-monnaie eurent à subir de rudes assauts dans ce pays où nous ne connaissions rien, même pas la langue, et de larges brèches furent faites au fonds de réserve constitué au départ. Les voyages en chemin de fer et les suppléments de bagages que comportait la formidable (artillerie) que nous traînions avec nous (cinq bicyclettes, trois tandems, trois malles et sept valises) firent monter la note, de même que l'exploitation des divers industriels qui flairent dans l'étranger une proie facile.

Au premier rang de ces *outsiders*, comme nous nous amusions à les appeler, je dois, en Espagne, placer les braves fonctionnaires des douanes et des octrois. Ah ! les brigands !

(*La suite au prochain numéro.*) VICTOR BREYER.



AUX ARÈNES DE NIMES : UNE COURSE DE TAUREAUX DONT LE CIRCUIT FIT TOUS LES FRAIS.

RÉCLAME AMÉRICAINE A MONTPELLIER.

FONCTIONNAIRE DE L'ÉTAT EN ESPAGNE : DOUANIER EN TENUE DE SERVICE, BLOUSE ET ESPADRILLES.

QUINQUINA DUBONNET
APÉRITIF
dans tous les Cafés.

PNEUMATIQUE
Michelin
CLERMONT-FERRAND
Dépôt
Le Père des Démontables

Vital
PNEUMATIQUE